

WILD SIDE EN ASSOCIATION AVEC LE PACTE PRÉSENTE

LES POINGS CONTRE LES MURS

STARRED UP

WILD SIDE EN ASSOCIATION AVEC LE PACTE
PRÉSENTE

LES POINGS CONTRE LES MURS

STARRED UP

Un film de
DAVID MACKENZIE

avec
JACK O'CONNELL
BEN MENDELSON
RUPERT FRIEND

1H45 / UK / 2013 / COULEUR / DOLBY 5.1 / 2.40

SORTIE NATIONALE :
04 JUIN 2014

Matériel presse téléchargeable sur
www.lespoingscontrelesmurs-lefilm.com

DISTRIBUTION

WILD SIDE

www.wildside.fr

en association avec

LE PACTE

5, rue Darcet - 75017 Paris

Tél: 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Bossa Nova (Michel Burstein)

32, boulevard St Germain - 75005 Paris

Tél: 01 43 26 26 26

Cel : 06 07 555 888

bossanovapr@free.fr

www.bossa-nova.info

Le Pacte



L'HISTOIRE

Éric (**Jack O'Connell**) est un jeune délinquant violent prématurément jeté dans le monde sinistre d'une prison pour adultes. Alors qu'il lutte pour s'affirmer face aux surveillants et aux autres détenus, il doit également se mesurer à son propre père, Nev (**Ben Mendelsohn**), un homme qui a passé la majeure partie de sa vie derrière les barreaux. Eric, avec d'autres prisonniers, apprend à vaincre sa rage et découvre de nouvelles règles de survie, mais certaines forces sont à l'œuvre et menacent de le détruire...



LA CONCEPTION DU FILM PAR DAVID MACKENZIE

Travailler avec Jack O'Connell – (Eric)



« Je pense qu'il est un excellent acteur et qu'il a un grand avenir devant lui », dit le réalisateur **David Mackenzie** au sujet de son acteur principal, **Jack O'Connell**. Ce dernier interprète l'ultra-violent Eric avec une présence extraordinaire. « Lorsque la porte de la cellule d'Eric s'ouvre », dit l'un des autres acteurs, « il y a peu de dialogues... d'ailleurs il est inutile qu'il y en ait plus ». Jack O'Connell s'est totalement approprié le personnage qu'il incarne. « Est-il un connard, une petite merde ou un mec plus vieux que son âge ? J'ai décidé de partir de ce dernier principe et je me suis inspiré de types avec qui j'étais à l'école. »

« Je voulais en faire un adulte de 19 ans. Puisqu'il a été élevé à la dure (sa mère est prostituée, etc.), il n'a pas eu de véritable enfance et a dû grandir vite. Mais il a un cerveau. Une personne à la fois physiquement forte et intelligente est deux fois plus dangereuse. »

« C'est un acteur exceptionnel. Il s'est beaucoup identifié au personnage. Il m'a d'ailleurs dit que si les choses avaient tourné différemment pour lui il y a quelques années, il aurait pu suivre la même voie qu'Eric. Je n'avais pas vu ses prestations précédentes mais lorsque j'ai vu la vidéo de

son audition, j'ai découvert un jeune homme conjuguant énergie, dureté, beauté et talent à l'état brut. Je l'ai choisi sur-le-champ. Lors de notre première rencontre, il m'a donné l'impression qu'il me ferait confiance et qu'il se consacrerait corps et âme à ce projet. Il s'est littéralement abandonné dans ce rôle particulièrement difficile. Je crois que sa performance va marquer les spectateurs. »

Eric embarque pour un voyage difficile à la découverte de lui-même. Jack O'Connell a beaucoup appris pendant le tournage. La relation de confiance qu'il a nouée avec David Mackenzie a facilité les choses : « Vous ne pouvez pas participer à un tel film si vous avez un problème d'ego », dit Jack O'Connell. « C'est ce qui est merveilleux lorsque l'on travaille avec David. Il ne pense pas que le monde tourne autour de lui. Il se comporte comme si c'était le film de tout le monde, pas juste le sien. » La confiance n'était pas seulement un thème traité dans le film, mais aussi une composante importante du tournage. Avec des acteurs poussés à bout physiquement, elle s'est considérablement développée pendant le tournage de scènes d'une violence extrême. « C'est vital. Dans ce type de scène, il faut être en mesure de s'abandonner totalement afin de livrer une prestation convaincante, mais il faut aussi que les limites soient bien définies. Enfin, je me suis quand même éclaté la main ! Je crois que ça montre jusqu'où il faut aller pour qu'un film de ce genre ait l'air vraisemblable. »

Jack O'Connell a déjà joué dans des films où prédominaient les thèmes de la violence et du châtement, mais ***Les poings contre les murs (Starred Up)*** lui a offert de nouveaux défis : « J'ai toujours aimé les films de prison, mais pas n'importe lesquels. Pour m'intéresser, il faut qu'ils aient une morale et celui-ci posait une vraie question : est-ce que ce mec (et ce mec, c'est moi) va s'en sortir ? Et quel genre d'homme deviendra-t-il ? » Jack O'Connell a pris des risques afin d'ajouter encore plus de justesse à son rôle. « J'ai décidé de ne pas lire le scénario jusqu'à la fin et de ne pas savoir ce qui allait m'arriver. Je lisais les dialogues la veille au soir donc je réagissais aux événements sur le moment. Puisque je ne connaissais pas la fin, je ne risquais pas de la dévoiler. Je crois que cela a apporté de la profondeur à mon jeu. » Par conséquent, la performance de Jack O'Connell est en permanence sur le fil, axée sur l'immédiateté. « En tant qu'acteur, c'était très intéressant d'essayer de comprendre son état d'esprit. » Jack O'Connell a mesuré l'importance d'un solide esprit



d'équipe. « Je ne dis pas cela à la légère, c'est sans conteste l'une des équipes les plus soudées avec laquelle j'ai eu l'occasion de travailler. Cette parfaite combinaison de talent à l'état pur, d'intelligence et de décisions audacieuses prises est extrêmement rare. Je ne remercierai jamais assez David. Je crois que tous ensemble nous avons accompli le travail dont je suis le plus fier jusqu'à présent. » Jack O'Connell tient David Mackenzie en haute estime. « Il m'a tout de suite impressionné. »

Créer l'univers des *Poings contre les murs*



Avec *Les poings contre les murs*, David Mackenzie, le réalisateur multi-récompensé de *Hallam Foe*, *Young Adam* et *Perfect Sense*, explore un nouveau territoire. Réputé dans le milieu cinématographique comme étant un réalisateur intuitif ayant toujours une vision très précise d'un film, David Mackenzie a ici expérimenté une nouvelle méthode de travail. « C'est la première fois que je tourne un film dans l'ordre des séquences. J'ai trouvé cela très revigorant et il semble que cela procure au film une fluidité qui, je l'espère, contribue à l'authenticité de l'histoire. »

« J'ai toujours été tiraillé entre le poétique et le factuel, entre faire un joli film et un film vrai. Bien évidemment, habituellement on essaie de faire un peu des deux, mais c'est un équilibre difficile à atteindre. En général, je me méfie du réalisme. Il me semble factice parce qu'il donne

l'impression d'être plus réel que la réalité elle-même. Mais pour *Les poings contre les murs*, nous avons eu la chance de tourner dans un lieu intact que nous pouvions utiliser sans tricher. Je me demande toujours comment adapter le processus de tournage au sujet du film afin que ce dernier en bénéficie. Cela a été intéressant d'observer combien cette authenticité peut minimiser l'aspect artificiel du tournage et permettre aux acteurs d'investir l'environnement autant que possible. »

« Nous avons décidé de tourner les séquences dans l'ordre puisque le fait de tourner dans un seul et même lieu nous le permettait. Ce qui était formidable, c'est que toute l'équipe découvrait l'histoire au fur et à mesure. Le seul aspect négatif était que les scènes les plus violentes et les plus bouleversantes se sont progressivement accumulées à la fin. C'était épuisant physiquement et émotionnellement pour tout le monde. Mais même cela a contribué à l'intensité et à la fluidité de la réalisation. »

« J'ai fait sur ce film deux autres choses pour la première fois mais que je referai : la première est que j'ai filmé les répétitions en costume, avec toute l'équipe. Plutôt que de s'asseoir autour d'une table et de lire le scénario de bout en bout, ce qui est ennuyeux et n'inspire personne, nous nous sommes jetés à l'eau. Du coup, nous avons pu avancer rapidement sur le tournage. Si je n'ai pas la possibilité d'appliquer cette méthode sur mon prochain film et de développer une « méthode Mackenzie », je filmerai les répétitions et je tournerai les séquences dans l'ordre. Par ailleurs, deux monteurs ont travaillé ensemble dès le premier jour du tournage. Il n'y avait que quelques petites heures de décalage entre le tournage et le moment où nous pouvions voir les scènes du jour montées. À la fin du tournage, nous avons projeté un premier bout à bout à l'équipe. Cela a été une révélation. Au lieu d'avoir d'un côté le tournage et de l'autre le montage, nous les avons fusionnés et chacun s'est nourri de l'autre. Bien sûr, nous avons retravaillé le montage après, mais, grâce aux deux monteurs, ce fut une phase plus dynamique et collaborative et nous étions déjà très avancés. »

« Puisque je cherche à réaliser des films originaux, je ne suis pas instinctivement attiré par les films dits de genre. Mais j'ai aimé m'attaquer à deux limites : celles du genre (le film de prison) et celles d'un environnement clos – un lieu où le langage visuel est restreint et où le rythme et les comportements sont répétitifs. Il y a quelque chose de très

fort dans le fait d'entrer dans un monde de limites cinématographiques qui ont une raison d'être (ici, il s'agit d'une maison d'arrêt) et d'essayer d'exploiter cette palette restreinte aussi librement que possible. »

« De plus, j'ai essayé de faire un film très sobre, sans fioritures, et de minimiser la distance entre les acteurs et les spectateurs. N'étant pas musicien de métier, j'ai composé le peu de musique qu'il y a dans le film avec **Tony Doogan**, mais elle est aussi conçue pour être à peine audible. Je suis particulièrement content que la tension du film soit si palpable sans l'aide de musique ou d'effets sonores. J'ai d'ailleurs essayé d'éviter tout effet ostentatoire et de me concentrer sur les personnages et leur monde. »

« J'avais en tête deux films de prison que j'ai vus lorsque j'étais très jeune. Le premier est *Un Condamné à mort s'est échappé* de Robert Bresson dans lequel l'attention portée aux détails et la simplicité créent une force et une tension très intéressantes. Je l'ai revu trois jours avant de commencer le film et il m'a encore une fois totalement époustouflé. J'y ai d'ailleurs souvent pensé pendant le tournage. Le second film est *L'Évadé d'Alcatraz* de Don Siegel que j'ai vu lorsque j'étais adolescent. Je ne l'ai pas revu depuis, mais je me souviens aussi d'une épure, d'un refus de tout sentimentalisme et d'une pureté du réalisme. Ces deux films, qui utilisent bien les répétitions du quotidien, ont eu une influence sur ce que j'ai essayé de faire ici. »

« C'est la première fois que je mets en scène une histoire contenant un tel degré de violence et je suis très mal à l'aise avec toute glorification de celle-ci. Nous avons essayé de tourner les scènes de bagarre de la façon la plus réaliste possible et de nous appuyer au minimum sur le montage. Notre excellente équipe de cascadeurs avait tout préparé à l'avance. Malgré tout, ce genre d'expérience est un vrai choc. Le défi consistait en partie à conserver l'authenticité des autres scènes tout en incorporant les séquences violentes qui, évidemment, devaient être entièrement réglées et factices. Les journées de tournage des bagarres les plus brutales étaient émotionnellement épuisantes pour tout le monde car, même si la violence n'est pas réelle, elle évoque une réalité qui l'est et affecte chacun. »

Travailler avec l'écrivain Jonathan Asser

« Le scénario de Jonathan Asser porte un regard cru et teinté de colère sur la vie dans les prisons anglaises. Il l'a écrit avec passion en s'inspirant de son expérience de thérapeute dans une grande maison d'arrêt londonienne. C'est une œuvre de fiction, mais il s'en dégage une forte authenticité. Cette dernière est devenue un problème lorsque nous cherchions des financements car certains avaient peur que l'usage de l'argot ne rende le film incompréhensible. Je suis très heureux que nous soyons parvenus à conserver de nombreux mots de ce langage particulier, tout en réalisant un film tout à fait intelligible. Jonathan nous a conseillés sur chaque détail de la vie en prison. Il a également été secondé par d'anciens détenus avec lesquels il avait travaillé, qui ont aidé les acteurs et toute l'équipe en général. »

« Travailler sur ce film avec Jonathan fut une expérience incroyable, en particulier parce que le scénario est nourri de ses expériences et de son esprit. Il est tellement truffé de détails de ce monde si particulier qu'il était vraiment nécessaire qu'il soit présent tout le temps. Ce fut un privilège de l'avoir à mes côtés pendant la préproduction et le tournage. Dès que je l'ai rencontré, j'ai été frappé par son ouverture d'esprit et sa sincérité. J'ai essayé de les garder en moi à toutes les étapes de la réalisation. C'est aussi son bébé et je voulais rendre justice à sa vision autant que possible. »

« Je n'avais jamais réalisé de film sur lequel le scénariste est présent pendant tout le tournage, mais il était très important pour moi qu'il soit avec nous afin de nous guider dans les méandres du monde que nous essayions de représenter. »



A propos de Ben Mendelsohn – (Nev)



« Dès que j'ai parlé à Ben, j'ai su qu'il interpréterait le personnage de Nev avec une puissance implacable. Il a immédiatement su ce qu'il fallait faire de ce personnage qui, selon les termes de Nev lui-même, « n'est pas exactement branché par son rôle de père », comment lui donner vie, le rendre à la fois fort et vulnérable », dit le réalisateur David Mackenzie. De l'avis de chacun, **Ben Mendelsohn** (*Animal Kingdom*, *Cogan*, *The Dark Knight Rises*, *Le Nouveau Monde*, *The Place Beyond The Pines*) fut une présence importante sur le tournage. L'acteur australien (salué comme acteur de l'année 2010 par le magazine *GQ*) joue le rôle du père d'Eric, disparu dans le système carcéral alors que son fils n'était qu'un enfant. David Mackenzie : « Ce n'est pas un rôle facile, mais Ben a réussi à construire un personnage nuancé alors qu'il aurait pu facilement tomber dans le cliché du macho. Je suis un peu gêné de le dire, mais je pense que Ben est une sorte de génie insaisissable. Avec lui, tout peut sembler fou et imprévisible (ce que j'aime et encourage), mais je crois n'avoir jamais travaillé avec un acteur qui maîtrise aussi parfaitement l'art du jeu devant une caméra. » Comme le dit **Anthony Welsh** (Hassan) : « Un autre aurait fait de Nev le prisonnier typique qui joue au dur, mais ce que j'aime dans la prestation de Ben c'est qu'on ne sait absolument pas comment il jouera la scène. Il est comme un funambule, sur le fil. »

David Avery (Ashley) interprète le compagnon de cellule et amant de Nev : « Nev est perpétuellement en ébullition. Il peut exploser à chaque instant. Mais, contrairement à la plupart des autres personnages, Ashley voit ses deux facettes : d'un côté l'attitude qu'il doit adopter pour survivre et de l'autre son côté vulnérable. » Toute l'équipe s'accorde à dire que Ben Mendelsohn a fait preuve d'une immense générosité sur le tournage. Il était toujours le premier à saluer les jeunes acteurs et sa présence chaleureuse tranchait avec son personnage explosif et lunatique.

A propos de Rupert Friend – (Oliver)



Le rôle du thérapeute (Oliver) est interprété par **Rupert Friend** (*Orgueil et Préjugés*, *État de guerre*, *Homeland*). « Quelque chose en Eric attire Oliver. Peut-être est-ce la perspective de sauver une personne qui est presque totalement perdue ou peut-être ressent-il pour lui une sorte d'amour paternel ? », dit Rupert Friend. « Le père d'Eric n'a jamais été présent et je crois qu'Oliver a vécu la même chose. Il n'a pas de compagne, pas d'enfant et, comme le dit Nev, il n'a pas de vie en dehors de la prison. Il n'a que ce groupe, une sorte de super-gang qui procure aux hommes un sentiment d'appartenance qu'ils n'ont jamais connu auparavant. C'est presque magique. » Rupert Friend revient sur le tournage. « Le plateau était le plus libre et le plus libérateur que j'aie connu. Pas de clap, pas de vérification entre les prises, parfois pas

de coupe entre les prises. David n'est pas du tout dictatorial, il laisse les choses se faire, il est dans le moment, ce qui est très difficile. Tout dépend d'une certaine alchimie. Vous pouvez indiquer à quelqu'un de jouer cette note, puis celle-ci, puis celle-là : il le fera mais ce ne sera pas de la musique pour autant. » David Mackenzie a été impressionné par la façon dont Rupert Friend s'est emparé du personnage d'Oliver. « Rupert a dû se frayer un chemin entre le véritable Jonathan et Oliver, le personnage de fiction, sans tomber dans le piège de l'imitation, qu'il a totalement évité. Il a interprété un personnage plutôt paumé mais fort et intéressant en ayant le courage d'en faire un homme snob et fragile dans un lieu où aucune de ces spécificités n'est tenue en haute estime. Son interprétation allie magnifiquement humilité, courage et colère, en particulier dans les scènes de groupe qui jalonnent le film. »

A PROPOS DU FILM

Jonathan Asser - Scénariste



« En un sens, je peux dire que c'est l'écriture qui m'a fait entrer en prison ! » Jonathan Asser, dont ***Les poings contre les murs*** est le premier scénario, était poète et donnait des performances à Londres et dans les cabarets du sud-est de la ville quand on lui proposa de monter un spectacle dans la prison pour mineurs de Feltham. Jonathan Asser s'intéressa alors aux jeunes détenus et se sentit proche de leurs vies et leurs problèmes. « J'ai passé les portes de la prison et l'on peut dire que je suis resté dans cet univers pendant les douze années suivantes. » Il mit alors l'écriture de côté au profit d'une nouvelle approche thérapeutique avec les détenus. Alors qu'il travaillait avec une petite minorité de prisonniers violents dont les agressions se poursuivaient et s'intensifiaient en détention, Jonathan Asser identifia les racines de la violence comme étant la honte, une perte de statut social et la diminution ou l'absence de sentiment d'appartenance. En travaillant avec les prisonniers eux-mêmes, il développa une technique de groupe très intuitive dans laquelle les pulsions violentes sont autorisées dans le but de développer une confrontation avec les autres, puis prudemment désamorçées. « Je réunissais des gens qu'il était théoriquement trop risqué de mettre en

présence. Pourtant, il n'y a jamais eu d'incident violent entre les membres du groupe au cours d'une séance ou en dehors. » Pour Eric, le groupe de thérapie de **Les Poings contre les murs** représente un possible chemin vers la rédemption. Le groupe est chapeauté par Oliver qui se démarque de la philosophie du système carcéral basé sur le confinement et le contrôle.

Jonathan Asser : « La thérapie mise en scène dans **Les poings contre les murs** fonctionne à l'envers de la pratique carcérale conventionnelle qui consiste à séparer et isoler les détenus violents. Selon moi, ce n'est qu'une façon de reculer pour mieux sauter puisque ces prisonniers en conflit les uns avec les autres seront amenés à se croiser à nouveau dans une autre prison, dans un autre quartier, dehors ou parviendront à s'atteindre par des intermédiaires. On peut envisager les choses sous cet angle : les directeurs de prison sont encouragés à réduire la violence dans leurs établissements, mais pas à la réduire sur le long terme. J'ai fait le contraire, je n'ai ni séparé ni isolé les détenus en conflit. Je les ai réunis, j'ai exacerbé puis désamorcé le conflit afin qu'ils puissent vivre ensemble, ce qui réduit les risques et donc le nombre de victimes. »

L'idée d'écrire un scénario lui vint lorsqu'un agent qui avait lu un recueil de ses poèmes lui dit que son imagination visuelle pourrait être adaptée à l'écran. Fait exceptionnel, Jonathan Asser a assisté au tournage de **Les poings contre les murs**, une présence jugée essentielle par les acteurs et le réalisateur afin de garantir l'authenticité du film dans ses moindres détails. « C'était vraiment formidable d'être là pendant le tournage, en particulier pour les scènes de thérapie de groupe dans lesquelles David Mackenzie m'a permis de m'impliquer. En développant un sentiment d'appartenance au groupe, Eric commence à ressentir une fierté qui le rend plus fort et lui permet de gérer la honte et le manque de respect dont il souffre, sans avoir recours à la violence. Cette dernière est un véritable problème social engendré par l'exclusion et les relations humaines défailtantes. Par contre, le monde extérieur, le vrai monde, voit la violence comme un problème qui trouve son origine dans la tête du coupable : si l'on peut changer le mode de pensée de l'individu, on change son comportement. C'est une assertion très pratique pour le système car elle crée une séparation claire entre ceux qui pensent comme il faut et ceux qui pensent mal, entre « nous » et « eux ». Mais cette démarcation inflige plus de honte à « eux », ceux qui sont déjà marginalisés, ce qui risque de générer plus de violence que celle que le système s'efforce de

prévenir. La prison fictive représentée dans le film est un microcosme de la société : nous sommes tous, activement ou passivement, coupables de fermer les yeux ou de chercher notre intérêt personnel. Nous sommes ceux à blâmer. »

Le Groupe

Anthony Welsh (*My Brother the Devil*, *Red Tails*, *Comes A Bright Day*),



qui joue Hassan, et **David Ajala** (*The Dark Knight*, *Fast and Furious*), qui interprète le rôle de Tyrone, font partie du groupe thérapeutique monté par Oliver et sont rejoints par un nouveau, Eric. Anthony et David n'avaient jamais travaillé ensemble mais « nous avons passé des essais tous les deux », raconte Anthony, « et très rapidement nous nous surprenions à finir les phrases l'un de l'autre. Il n'y a qu'une seule scène où nous ne sommes pas ensemble. Nous étions d'ailleurs très émus. » Ce lien instinctif est fondamental à la dynamique du groupe dont ils sont les membres principaux. « L'essence de ce groupe », explique David Ajala, « est "je ne te donnerai pas la réponse, tu dois la trouver toi-même". C'est très nouveau pour Eric. C'est un monde totalement confiné où tout est plus intense, où la moindre petite chose que l'on ne remarquerait pas à l'extérieur prend immédiatement une importance disproportionnée. On ne peut jamais déconnecter. » Anthony Welsh poursuit : « Chaque personnage du film a une vie extérieure (la façon de se comporter dans le

quartier et dans le groupe) et une vie intérieure. On voit Tyrone et Hassan dans leur cellule en train de boire du thé, de fumer, de faire de la gym. C'est intime. C'est le contraire de l'attitude qu'ils doivent avoir le reste du temps. »

Selon Anthony Welsh, l'idée du réalisateur **David Mackenzie** de faire pratiquement vivre les acteurs dans la prison a eu des effets bénéfiques. « J'ai mis du temps à considérer cet endroit comme un décor de film. La première fois que je suis entré dans une cellule et que la porte s'est refermée derrière moi, je suis resté là pendant plusieurs minutes à penser aux gens qui avaient vécu ici, à lire les graffiti sur les murs... Il faut être en pleine forme pour supporter ce genre de tournage. David coupe très peu entre les prises, il vous dit simplement "refais-la, refais-la". Je crois que cela permet de rester dans l'authenticité et dans le mouvement. Quand on regarde le film, on se dit, "Ces mecs ne rigolent pas." »

Les voix du quartier D

Selon l'acteur nord-irlandais **Ian Beattie** (le surveillant Johnson), « les gardiens sont tout aussi enfermés que les détenus. Jusqu'à la fin de mon service, ce qui représente la moitié de mon temps de veille, je suis aussi un prisonnier ». Il est rejoint par **Sam Spruell** qui joue le rôle de l'adjoint Hayes, responsable de la gestion de la prison au quotidien : « Je crois que ce qui m'a fasciné en faisant un film de prison, c'est que les prisonniers ne sont pas les seuls placés en détention. Ceux qui les surveillent le sont aussi. Ils sont dans cette prison ensemble. » Sam Spruell parle de son personnage. « C'est un bureaucrate rigide. Tout ce qu'il veut, c'est que sa prison fonctionne sans accroc. Eric lui pose donc problème. Je ne voulais pas l'interpréter comme un personnage malveillant. Tout ce qu'il veut, c'est protéger sa carrière, ce qui n'a rien d'inhabituel. Dans le monde des comédiens, j'ai vu des gens se comporter très mal pour la même raison ! »

Certains personnages essaient de maintenir un lien (dans leur intérêt personnel) entre surveillants et détenus. **Tommy McDonnell** interprète le surveillant Self, un bel exemple de personne qui a retourné sa veste. « Parmi les surveillants, il est le jeunot, le gars sympa. Il reste toujours un petit peu en retrait. Il est corrompu, mais méfiant. Self est

en affaires avec Nev, mais il garde ses distances et je pense même qu'ils se respectent. » L'exemple parfait du prisonnier qui s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment est MacDonald (interprété par **Darren Hart**), celui qui occupe la cellule en face de celle d'Eric dans le quartier D. Son geste de gentillesse déclenche la première scène de violence du film. « Un acte de bonté déclenche sa fureur et il me passe à tabac. » Comme les autres acteurs, Darren Hart s'est physiquement investi dans l'environnement de Crumlin Road et pense que le film dresse un portrait très juste du monde carcéral. « Si vous avez fait de la prison, en regardant ce film vous vous dites, "oui, c'est exactement ça". Et si vous n'y êtes jamais allé, vous vous dites que vous ne voulez jamais y mettre les pieds. »



Gillian Berrie, Productrice



Gillian Berrie est une productrice très impliquée dans le cinéma indépendant. **David Mackenzie** et elle ont créé ensemble Sigma Films en 1996. Après avoir collaboré sur sept films de David Mackenzie, ils ont décidé de suivre leur instinct et de s'aventurer en terre inconnue. « Le cinéma connaît une période de bouleversements... La production indépendante est en crise. Nous avons décidé de réagir en adoptant de nouvelles stratégies et en faisant des choix audacieux. »

Les poings contre les murs est un film fort, aussi bien par son thème et que par son action, mais c'est aussi un pas audacieux vers le cinéma « grand public ».

« Ce qui m'a intéressée dans le fait que David réalise un film de genre », dit Gillian Berrie, « ça a été sa capacité à soulever les complexités émotionnelles et l'ironie de chaque situation, sa capacité à s'emparer d'un genre et d'y ajouter différents niveaux de lecture qui parlent aux spectateurs et les touchent vraiment. Dès le départ, ce film avait quelque chose de vivant et de novateur. Nous en sommes très fiers. »

Michael McDonough, ASC – Directeur de la photographie

« C'était vraiment comme danser avec les acteurs », dit Michael McDonough. Les acteurs ont joui d'une grande liberté sur le plateau grâce à la complicité qui s'est nouée entre le réalisateur **David Mackenzie** et le directeur de la photographie **Michael McDonough**, (*Albert Nobbs* de Rodrigo Garcia, *Winter's Bone* de Debra Granik). « David savait précisément ce qu'il voulait. Lorsque l'on filme caméra à l'épaule, on ne prépare pas le plan et les lumières dans les moindres détails avant de tourner. Non, on éclaire le décor et on laisse les acteurs jouer. Le décor de ***Les poings contre les murs*** est le plus grand espace que j'ai été amené à éclairer avec la plus petite quantité de lumière. C'était physiquement..., je ne dirais pas extrême mais très éprouvant. Par exemple, on commençait dans un quartier, on traversait l'espace central vers un autre quartier pour terminer dans une cellule, tout cela en plan-séquence. » Michael McDonough a travaillé pendant plusieurs années sur des films indépendants aux États-Unis. Sur ***Les poings contre les murs***, il a été confronté à de nouveaux défis. « Sur un plateau plus conventionnel, il arrive que l'on revienne en arrière et que l'on refasse des scènes ou des plans dont on n'est pas satisfait, mais pas lorsque l'on refait les scènes une fois, deux fois et que l'on cherche à capter une ambiance et une énergie. Et il y avait énormément d'énergie dans ce scénario. Techniquement, c'est quelque chose que j'avais déjà expérimenté. Sur le tournage de Debra Granik, nous portions tous un tee-shirt sur lequel il était inscrit « ÇA CONTINUE À TOURNER », ce qui était aussi le cas à Crumlin Road. » Pour ***Les poings contre les murs***, Michael McDonough a choisi une palette de couleurs chaudes, ce qui peut paraître surprenant tant nous sommes habitués aux couleurs froides dans les films de prison. Ce choix apporte à la représentation de la vie des détenus une chaleur humaine inattendue, ce qui est totalement en accord avec l'aspect intime du film. David Mackenzie a trouvé en Michael McDonough un directeur de la photographie avec qui il partage la même sensibilité.

DEVANT LA CAMERA

Jack O'Connell (Eric)

Depuis l'obtention de son diplôme du Performing Arts College et ses débuts de comédien en 2005, **Jack O'Connell** poursuit une carrière lui offrant des rôles très divers. L'an dernier, on a pu le voir interpréter le rôle de Kurtis dans le thriller *Tower Block* aux côtés de Sheridan Smith et Russell Tovey, ainsi que dans le rôle de Charlie Peaceful, le personnage principal de *Private Peaceful* réalisé par Pat O'Connor. L'été dernier, pour le plus grand plaisir des spectateurs britanniques, Jack O'Connell a réendossé le rôle qu'il jouait dans la série *Skins* pour les besoins de *Skins Rise*, un long-métrage retraçant l'évolution de son personnage depuis sa dernière apparition. En mars 2014, il interprétera Calisto dans *300 : La Naissance d'un Empire*, le prequel de *300*. Il a aussi rejoint le casting de *Unbroken*, le nouveau film d'Angelina Jolie racontant le destin de Louis Zamperini, un coureur olympique fait prisonnier par les Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale. En plus de **Les poings contre les murs**, il vient de terminer le tournage de *71*, un thriller inspiré des événements ayant agité Belfast (Irlande du Nord) des années 1960 aux années 1990. En 2011, Jack O'Connell a joué aussi bien pour le cinéma que la télévision. En 2006, Jack a fait ses premiers pas au cinéma avec le rôle de Pukey dans *This Is England*, un film à la fois controversé et salué par la critique. Il a ensuite interprété le rôle de Brett dans *Eden Lake*, le film d'horreur de James Watkins, aux côtés de Michael Fassbender et Kelly Reilly. En 2009, il a décroché le rôle de Marky dans *Harry Brown*, le thriller de Daniel Barber et joué dans *Les Hauts de Hurlevent* et *Dive*, deux téléfilms réalisés par Dominic Savage. Son rôle le plus marquant reste celui de James Cook dans la série télévisée *Skins*, diffusée jusqu'en 2010 sur Channel 4.

Ben Mendelsohn (Neville)

En 2010, Ben Mendelsohn a joué face à Guy Pearce dans *Animal Kingdom*, le film de David Michod salué par la critique internationale et vainqueur du Grand Prix du Jury à Sundance. Grâce à son incroyable interprétation, il a remporté les deux plus grands prix australiens, le AFI Award et le IF Award du Meilleur acteur. On l'a récemment vu dans *The Dark Night Rises* de Christopher Nolan aux côtés de Christian Bale et Anne Hathaway ; dans *The Place Beyond The Pines* de Derek Cianfrance, aux côtés de Ryan Gosling et Bradley Cooper ; et dans *Cogan : Killing Them Softly* d'Andrew Dominik, face à Brad Pitt. Il a également joué dans *Beautiful Kate*, le premier long métrage de Rachel Ward, aux côtés de Rachel Griffiths (pour lequel il a reçu une nomination au AFI Award), *Prime Mover* de David Caesar, *Prédictions* d'Alex Proyas aux côtés de Nicholas Cage et Rose Byrne et dans *Australia* de Baz Luhrmann. Il sera prochainement à l'affiche de *The Lost River*, le premier film réalisé par Ryan Gosling, et dans *Black Sea* de Kevin Macdonald.

Rupert Friend (Oliver)

Rupert Friend a fait ses classes à la Webber Douglas Academy of Dramatic Art, à Londres. En 2005, il a reçu le Outstanding New Talent aux Satellite Awards ainsi qu'une nomination comme Meilleur espoir aux British Independent Film Awards. La même année, il est remarqué au cinéma pour son interprétation de M. Wickham aux côtés de Keira Knightley dans l'adaptation d'*Orgueil et Préjugés* réalisée par Joe Wright. Il était à l'affiche de *Rochester, le dernier des libertins* aux côtés de Johnny Depp (2004), *Outlaw* de Nick Love (2007), *The Moon And The Stars* de John Irvin (2007) avec Jonathan Pryce et Alfred Molina, *La Dernière légion* de Doug Lefler (2007) avec Ben Kingsley et Colin Firth. En 2009, il a joué avec Emily Blunt dans *Victoria : les jeunes années d'une reine* de Jean-Marc Vallée et avec Michelle Pfeiffer dans *Chéri* de Stephen Frears. On l'a également vu dans *Lullaby* de Benoit Philippon (2010) avec Clémence Poésy, produit par Christine Vachon de Killer Films, et *The Kid* de Nick Moran (2010) avec Natascha McElhone et Ioan Gruffudd. Depuis 2012, Rupert Friend interprète le rôle de Peter Quinn dans la série *Homeland* produite par Showtime et récompensée aux Emmy Awards.

DERRIERE LA CAMERA

David Mackenzie, Réalisateur

David Mackenzie a fait son entrée dans le monde du long métrage (après avoir remporté de nombreux prix avec ses courts métrages) avec *The Last Great Wilderness*, une histoire loufoque de vengeance présentée au Festival international du film de Toronto (TIFF) en 2002. Il a ensuite réalisé une adaptation du roman existentialiste *Young Adam* d'Alexander Trocchi avec Ewan McGregor et Tilda Swinton présentée en 2003 au Festival de Cannes, au TIFF et au Festival du film de Telluride. Le film a remporté quatre BAFTA Écosse, un Prix du Cinéma Européen, plusieurs nominations aux British Independent Film Awards (BIFA) et un London Critics Circle Award. Il a par la suite réalisé *Asylum* avec Natasha Richardson et Ian McKellen, puis *Hallam Foe* avec Jamie Bell, unanimement salué par la critique et récompensé par l'Ours d'argent au Festival international du film de Berlin en 2007, le Gold Hugo à Chicago, le Cygne d'or au Festival de Copenhague, le Hitchcock d'or au Festival du film britannique de Dinard, un BAFTA Écosse (et quatre nominations) et huit nominations aux BIFA. *Toy Boy*, avec Ashton Kutcher et Anne Heche, a été présenté au Festival de Sundance en 2009. En 2011, D. Mackenzie a donné un tour futuriste à son travail avec la fable *Perfect Sense* interprétée par Eva Green et Ewan McGregor, présentée au Festival de Sundance. Le film a remporté de nombreux prix dont celui du Meilleur film au Festival international du film d'Edimbourg et plusieurs nominations aux BAFTA Écosse. Sa comédie romantique *Rock 'N' Love* (aka *You Instead*, présentée au Festival South By Southwest d'Austin) raconte l'histoire de deux stars de la pop, un homme et une femme, involontairement « réunis » lors d'un festival. Avec ***Les poings contre les murs***, il fait son entrée dans le film de genre. ***Les poings contre les murs*** a été présenté au Festivals de Toronto, Telluride, Londres (Best Newcomer pour le scénariste Jonathan Asser) et au Festival du Film Européen des Arcs (prix du meilleur acteur à Jack O'Connell et prix de la critique). Il a également reçu 8 nominations aux British Independent Film Awards. Le rapport annuel du British Film Institute (2013) classe David Mackenzie parmi les cinq réalisateurs britanniques les plus prolifiques. Son travail ne cesse d'inspirer et de provoquer.

Gillian Berrie, Productrice

Gillian Berrie est une productrice écossaise. En 1996, elle a fondé Sigma Films avec **David Mackenzie**. Depuis, elle a également travaillé comme directrice de casting et a participé à plus d'une vingtaine de films parmi lesquels *My Name is Joe* de Ken Loach et *Ratcatcher* de Lynne Ramsay. Elle a coproduit (avec la société de production danoise Zentropa) *Wilbur*, *Dogville*, *Manderlay*, *Brothers*, *Dear Wendy* et *After The Wedding*. Elle a initié le projet Advance Party dont le premier film, *Red Road* d'Andrea Arnold, a remporté le Prix du Jury au Festival de Cannes en 2006. Le second, *Donkeys* de Morag McKinnon, a été salué par le BAFTA Écosse du Meilleur film en 2011. Gillian Berrie a produit les derniers films de David Mackenzie : ***Les poings contre les murs***, *My Name is Hallam Foe*, *Rock 'N' Love* et *Perfect Sense*. Elle a été la productrice déléguée de Citadel qui a remporté de nombreux prix et a coproduit *Under the Skin* de Jonathan Glazer avec Scarlett Johansson. En 2002, Gillian Berrie a reçu le BAFTA Outstanding Achievement Award. En plus de Jumpcut, une université d'été pour les jeunes réalisateurs, Gillian Berrie a fondé en 2009 Film City Glasgow et supervise les plans des premiers studios de cinéma d'Écosse.

LE FILM SELON BRIAN MORTON

(l'auteur de *Une Fenêtre sur L'Hudson*, et *Des Liens Trop Fragiles*)

« Le milieu délinquant n'avait pas cette fermeture sur lui-même qui a été organisée essentiellement par la prison, par cette espèce de « marinade » à l'intérieur du système carcéral, où se forme une microsociété, où les gens nouent une solidarité réelle qui va leur permettre, une fois sortis, de trouver appui sur les autres. La prison, c'est donc un instrument de recrutement pour l'armée des délinquants. C'est à cela qu'elle sert. On dit depuis deux siècles : « La prison échoue, puisqu'elle fabrique des délinquants. » Je dirais plutôt : « Elle réussit, puisque c'est ce qu'on lui demande. »

Michel Foucault, 1975



Tout l'univers moral et le langage visuel de ***Les Poings contre les murs*** tiennent dans un plan bien précis. On y aperçoit, à travers une fenêtre de prison brisée, presque perdue dans un amas abstrait de verre, une statue de la Justice sur le bâtiment d'en face. Elle est tordue et a perdu sa balance. Dans le film de **David Mackenzie**, les applications de la justice sont presque invariablement déséquilibrées et disproportionnées, et la justice elle-même n'est qu'un idéal lointain.

Aucun film ne se résume à un seul plan, mais ce moment presque fugace contient de nombreux thèmes fondamentaux chez David Mackenzie, ainsi que son langage narratif. Le plan est atypique dans le sens où ***Les poings contre les murs*** est un film dont l'action se déroule presque entièrement dans des intérieurs confinés : des quartiers de prison, des cellules et des bureaux. Les moments à l'extérieur sont rares et l'on ne voit jamais le ciel. Tout ceci est en accord avec l'accent mis sur les angles, les perspectives renversées et les plans resserrés, ainsi qu'avec l'importance accordée à la façon de regarder. Dans ***Les poings contre les murs***, le fait de regarder (attention, pas dans le sens du voyeurisme) est une question de vie ou de mort. Les détenus ne voient qu'une infime partie du monde à travers des fissures dans les portes. L'autorité est représentée par les yeux dans le judas et à travers le guichet de leur cellule. Les prisonniers se tordent le cou pour tenter d'apercevoir ce qu'il se passe dans les étages supérieurs. D'autres, au contraire, évitent carrément tout contact visuel car, en prison, il est aussi important de ne pas regarder. Le lien habituellement fait entre solitude et intimité est brisé ou inversé. Ici, les fonctions physiologiques ne sont pas cachées, le corps lui-même est examiné de près et même si l'on pense être seul, on est en fait observé. Le film de David Mackenzie donne une dimension nouvelle à l'idée de regarder et d'être regardé.

Dans le film, la justice est une figure étrange en ce sens qu'elle est une femme. Au premier abord, ***Les poings contre les murs*** semble être un film exclusivement masculin et se dérouler dans un monde dont tout élément féminin est absent. La prison est traditionnellement une enceinte de gladiateurs livrée à un esprit de "grâce sous pression" si cher à Hemingway, celui d'un univers d'hommes privés de femmes. ***Les poings contre les murs*** raconte surtout l'histoire d'un père et d'un fils sans mère. Si les mères ne sont pas physiquement présentes, elles le sont implicitement. Leurs photos aux murs des cellules doivent être

regardées par les autres avec retenue, car tout manque de respect ou allusion sexuelle pourrait mener à un clash. Dans un environnement qui sublime tout conflit par des insultes particulièrement ritualisées, les mères sont intouchables comme l'explique très clairement une scène de groupe thérapeutique. Les spectateurs ne se rendent peut-être pas tout de suite compte que, puisqu'il s'agit d'une prison moderne, les femmes sont en fait présentes partout et ce dès la fouille d'Eric à son arrivée. Les quartiers sont surveillés par des gardiens et des gardiennes. D'ailleurs, l'une d'entre elles offre un rare moment de respect à Eric. Lorsqu'elle le surprend aux toilettes, elle s'excuse et s'éloigne. Cet événement fugace serait partout ailleurs vu comme un petit moment de gêne, mais, dans ce contexte, son geste est particulièrement touchant.

Cependant, c'est une femme qui prend la décision fatidique de mettre fin aux séances de thérapie de groupe et, de ce fait, ôte à Eric sa seule opportunité d'apprendre à communiquer sans violence. Dans le film, les rôles masculins et féminins ne sont pas vraiment inversés mais brouillés. Cette brève apparition de la statue de la justice, au loin et en mauvais état, est le cœur du film. Les hommes qui servent sous son règne précaire, ainsi que le système qui les surveille et les contrôle, sont au bord du gouffre.

****star up, to; Starred Up*** (titre original du film) : v. trans., adj. fait de transférer un délinquant mineur violent dans une prison pour adultes ; être transféré, affecté à un autre centre de détention.

Brian Morton



LISTE ARTISTIQUE

JACK O'CONNELL	Eric
BEN MENDELSON	Nev
RUPERT FRIEND	Oliver
SAM SPRUELL	Hayes
ANTHONY WELSH	Hassan
PETER FERDINANDO	Spencer
GERSHWYN EUSTACHE JNR	Des
ASHLEY CHIN	Ryan
RAPHAEL SOWOLE	Jago
DAVID AJALA	Tyrone
TOMMY MCDONNELL	Self
FREDERICK SCHMIDT	

LISTE TECHNIQUE

Film4	PRÉSENTE
EN ASSOCIATION AVEC	
Creative Scotland, Quickfire Films, Lipsync Productions et Northern Ireland Screen	
UNE PRODUCTION	
Sigma Films	
RÉALISÉ PAR	David Mackenzie
SCÉNARIO DE	Jonathan Asser
PRODUIT PAR	Gillian Berrie
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS	Katherine Butler Sam Lavender David Mackenzie James Atherton Jan Pace Norman Merry Peter Hampden
COPRODUCTEUR	Brian Coffey
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	Michael McDonough, ASC
MONTEURS	Jake Roberts et Nick Emerson
CHEF DÉCORATEUR	Tom McCullagh
COSTUMES	Susan Scott
COIFFURE ET MAQUILLAGE	Nicole Stafford
SON	Ronan Hill C.A.S.
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR	Neil Wallace
PRODUCTEUR EXÉCUTIF	Alex O'Neil
DIRECTRICE DE CASTING	Shaheen Baig

